

LA PATIENCE DU FRANC-TIREUR

ARTURO PÉREZ-REVERTE

LA PATIENCE
DU FRANC-TIREUR

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR FRANÇOIS MASPERO

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *El francotirador paciente*
© 2013, Arturo Pérez-Reverte
ISBN original : 978-84-204-1649-6
Éditeur original : Alfaguara,
Santillana Ediciones Generales, S.L., Madrid

ISBN 978-2-02-118656-7

© Éditions du Seuil, octobre 2014, pour la traduction française

pavé de loi

www.seuil.com

*Il était une fois une race particulière
d'individus
qu'on appelait les écrivains de graffitis.
Ils ont livré un combat féroce contre la société.
On n'en connaît pas encore le résultat.*

Ken, tagueur.
Sur un mur de New York, 1986

Dans l'univers complexe du graffiti, du fait de son caractère fréquemment clandestin, les signatures des auteurs sont innombrables et changeantes, ce qui rend impossible d'en établir une liste officielle. C'est pourquoi tous les noms qui figurent dans ce roman, excepté ceux des graffeurs et artistes très connus qui sont expressément désignés, doivent être considérés comme imaginaires ou comme le fruit de pures coïncidences.

Dans la ville 1990

Ils étaient des loups nocturnes, chasseurs clandestins de murs et de surfaces, bombeurs impitoyables qui se déplaçaient dans l'espace urbain, prudents, sur les semelles silencieuses de leurs baskets. Très jeunes et très agiles. L'un grand et l'autre petit. Ils portaient des jeans et des survêtements noirs pour se fondre dans l'obscurité ; et, quand ils marchaient, on entendait dans leurs sacs tachés de peinture le tintement métallique des aérosols pourvus d'embouts faits pour des pièces rapides et peu précises. Le plus âgé avait seize ans. Ils s'étaient reconnus dans le métro quinze jours plus tôt à leurs sacs et à leur allure, en se guettant du coin de l'œil jusqu'à ce que l'un des deux fasse, d'un doigt sur la vitre, le geste de peindre quelque chose. D'écrire sur un mur, un véhicule, le rideau de fer d'un magasin. Ils s'étaient tout de suite liés d'amitié, cherchant ensemble des espaces vides ou des pièces laissées par d'autres bombeurs sur des murs saturés, usines abandonnées de la proche banlieue et gares de triage, rôdant avec leurs aérosols jusqu'à ce que vigiles ou policiers les fassent détalier. Ils étaient des plébéiens, de simples fantassins. L'échelon le plus bas de leur tribu urbaine. Parias d'une société individualiste et singulière, composée d'êtres isolés, dont on ne gravissait les échelons que par les mérites acquis en solitaire ou en petits groupes, chacun imposant son nom de guerre à force de persévérance, le multipliant à l'infini aux quatre coins de la ville. Ces deux-là étaient des garçons nouvellement arrivés dans les

rues, qui n'avaient pas encore beaucoup de peinture sous les ongles. Des vandales de toyeurs, pour employer le parler de la corporation : tagueurs novices répétant leur signature sur le premier endroit venu, sans souci de style, sans respect pour rien ni personne. Prêts à s'imposer en bombant n'importe où, en signant n'importe comment sur les pièces des autres, dans le seul but de se tailler une réputation. Ils cherchaient particulièrement des œuvres d'auteurs consacrés, de rois de la rue ; des graffitis de qualité sur lesquels tracer leur propre logo, le tag, la signature mille fois essayée, d'abord à la maison sur un papier, et maintenant sur toutes les surfaces qui se présentaient sur leur chemin. Dans leur monde fait de codes, de règles non écrites et de symboles réservés aux initiés, où un vétérán prenait sa retraite tout juste passé vingt ans, bomber sur la signature d'un autre était toujours une déclaration de guerre ; la violation d'un nom, d'un territoire, d'une renommée qui n'étaient pas les leurs. Les duels étaient fréquents, et c'était ce que ces garçons recherchaient. Ils avaient bu du Coca-Cola et dansé le break jusqu'à minuit, et du coup ils se sentaient ambitieux et téméraires. Ils rêvaient de bomber et de brûler de leur signature les murs de la ville, les panneaux des autoroutes. Ils rêvaient de couvrir des surfaces mouvantes traditionnelles comme celles d'un autobus ou d'un train de banlieue. Ils rêvaient de la pièce la plus difficile et la plus enviée de tout graffeur, où qu'il soit dans le monde : le flanc d'un wagon de métro. Ou, à défaut et pour le moment, de toyer le tag d'un des grands : Tito7, Snow, Rafita ou Typhoon, par exemple. Ou même, avec de la chance, pourquoi pas celui de Bleck ou de Glub. Voire de Muelle, leur père à tous.

– Vise-moi ça, dit le plus grand.

Il s'était arrêté à un carrefour et désignait la rue adjacente éclairée par un lampadaire qui répandait un cercle de lumière crue sur le trottoir, l'asphalte et une partie du mur de brique d'un garage dont le rideau métallique était baissé. Il y avait quelqu'un devant le mur, en pleine écriture, juste à la frontière de la lumière et de l'ombre. Du coin où ils étaient, on

ne pouvait le voir que de dos ; mince, l'allure jeune, en survêtement, la capuche rabattue sur la tête, le sac ouvert à ses pieds, un aérosol dans la main gauche, avec lequel il était en train de remplir de rouge un énorme *r*, sixième lettre d'un tag tracé au marqueur en caractères d'un mètre de haut et très singulier : un bubble style un peu sombre, simple et enveloppant, bordé d'un filet bleu, épais, à l'intérieur duquel semblait exploser, comme asséné par une brosse ou un coup de feu, le rouge contenu dans chaque lettre.

– Putain ! murmura le plus grand des garçons.

Il restait immobile à côté de son camarade, regardant, stupéfait. Celui qui travaillait au mur avait fini de mettre de la couleur dans les lettres, et maintenant, après avoir fouillé dans son sac en s'aidant d'une petite lampe torche, il saisissait un aérosol blanc avec lequel il couvrait l'intérieur du point de la lettre centrale qui était un *i*. Avec des mouvements rapides, par touches courtes et précises, le graffeur remplit le cercle et fit ensuite s'y croiser deux lignes noires, l'une verticale et l'autre horizontale, qui lui donnaient l'aspect d'une croix celtique. Puis, sans même un coup d'œil au résultat final, il se pencha pour ranger le spray dans le sac, ferma celui-ci et le rechargea sur son dos. Le cercle formé par le point du *i* s'était transformé en mire d'un viseur télescopique semblable à celui des fusils de précision.

Le graffeur disparut dans la rue, se perdant dans l'obscurité, le visage caché sous la capuche. Agile et silencieux comme une ombre. Les deux garçons en profitèrent pour quitter leur coin et se rapprocher du mur. Ils restèrent quelques instants sous la lumière du lampadaire, à regarder le travail tout neuf. Il sentait la peinture fraîche, l'écriture parfaitement maîtrisée. Pour eux, la meilleure odeur du monde. Odeur de gloire urbaine, de liberté illégale, de renommée dans l'anonymat. Avec de grands déferlements, boum, boum, boum, d'adrénaline. Ils étaient convaincus que rien ne pouvait sentir aussi bon. Pas même une fille. Ni un hamburger.

– On y va, dit le petit.

Il était le plus jeune des deux. Il avait sorti un aérosol de son sac pour écrire sur la pièce tout juste peinte sur le mur. Prêt à la recouvrir sans scrupule ; pas une fois, mais autant de fois que ce serait possible. Un bombage implacable. Même si chacun des deux avait son propre tag – le sien était *Blimp*, celui de l'autre *Goofy* –, ils en utilisaient un commun lorsqu'ils étaient ensemble : *DQTN*. Devine Qui T'a Niqué.

Le grand regarda son camarade qui secouait le spray pour mélanger la peinture : Novelty noir de deux cents millilitres et embout étroit, volé dans une quincaillerie. Bomber comme ils le faisaient, en traçant une signature maladroite répétée des centaines de fois, n'impliquait aucune sophistication. La question n'était pas que le logo soit beau, mais qu'il apparaisse partout. Parfois, plus lentement et plus calmement, dans la perspective d'un avenir moins immédiat, ils s'essayaient à des pièces compliquées en employant des couleurs, sur des enceintes à demi écroulées ou des murs d'usines abandonnées. Mais ce n'était pas le cas cette nuit-là. Il s'agissait d'une incursion de routine, d'une punition massive. Pour le plaisir.

Celui qui tenait l'aérosol s'approcha du mur en appuyant le doigt sur la valve, à la recherche d'un endroit où appliquer le premier jet. Il venait de se décider pour le cercle blanc situé au-dessus de la lettre centrale, quand son camarade le retint par le bras.

– Attends.

Le grand contemplait le tag, dont le rouge vif semblait éclater à la lumière du lampadaire comme des gouttes de sang entre les contours des lettres. Son visage trahissait la surprise et le respect. C'était là beaucoup plus que le simple travail d'un banal graffeur. C'était une œuvre exécutée dans toutes les règles de l'art.

Impatient, le plus jeune leva de nouveau l'aérosol en visant le cercle blanc. Il brûlait d'envie de commencer. La nuit était courte, et les proies à inscrire à leur tableau de chasse étaient innombrables. Et puis ils stationnaient déjà depuis trop longtemps au même endroit. Cela contrevenait à la norme élémentaire de sécurité : écris vite et tire-toi. À chaque instant

un flic pouvait leur tomber dessus et tout leur mettre en vrac sur le dos, leurs infractions et celles des autres.

– Attends, je te dis, répéta l'autre.

Il continuait de regarder la pièce sur le mur, sac au dos et mains dans les poches. En arrêt et se balançant lentement d'un pied sur l'autre. Songeur.

– Il est bon, finit-il par conclure. Il est foutrement bon.

Son camarade exprima son accord par un grognement. Puis il se haussa sur la pointe des pieds, pointa l'embout de l'aérosol et écrivit *DQTN* dans le cercle blanc entourant une croix. Au-dessus de la mire du viseur télescopique de franc-tireur, sur le *i* du mot *Sniper*.

Les rats ne font pas des claquettes

Tout en prêtant attention à la proposition qui allait changer le sens de ma vie, j'ai pensé que le mot *hasard* est trompeur, ou inexact. Le Destin est un chasseur patient. Certains hasards sont écrits de longue date, comme des francs-tireurs aux aguets, un œil sur le viseur et un doigt sur la détente, dans l'attente du moment opportun. Et ce hasard-là, sans aucun doute, l'était. Un de ces innombrables faux hasards planifiés par ce Destin retors, ironique, amateur de pirouettes. Ou quelque chose comme ça. Une espèce de dieu capricieux et impitoyable, passablement farceur.

– Ça alors, Lex... Quelle coïncidence. J'avais justement l'intention de t'appeler.

Je me nomme Alejandra Varela, bien que tout le monde m'appelle Lex. Il y en a qui, après avoir prononcé mon nom, le font suivre de divers adjectifs pas toujours agréables ; mais j'y suis habituée. Blindée par dix ans de métier et trente-quatre d'existence. Toujours est-il que dès le moment où, après cette exclamation, la voix bien élevée de Mauricio Bosque, propriétaire et éditeur de Birnam Wood, s'était fait entendre derrière moi dans la librairie du Musée national Reina Sofia, les astres avaient commencé à s'aligner. Je venais de jeter un coup d'œil sur les tables des nouveautés, et maintenant je l'écoutais attentivement, sans manifester ni enthousiasme ni indifférence. Avec la prudence qui s'imposait pour que

mon interlocuteur ne succombe pas à la tentation de rogner sur mes honoraires, si la question était abordée. Certains employeurs stupides ont tendance à confondre l'intérêt pour un travail avec une prédisposition à gagner moins pour l'exécuter. Mauricio Bosque, un jeune homme élégant, riche et malin, était loin d'être stupide ; mais comme tous ceux à qui j'ai affaire dans le monde de l'édition – un milieu où nul ne peut entendre tomber un sou par terre sans clamer aussitôt qu'il est à lui –, tous les prétextes lui étaient bons pour alléger les frais. Il m'avait déjà fait le coup d'autres fois, avec son joli sourire et ses vestes de sport faites sur mesure à Londres ou ailleurs. Et je le voyais venir.

– Tu es sur quelque chose, en ce moment ?

– Non. Mon contrat avec Studio Editores est terminé depuis un mois.

– J'ai une proposition qui te plaira. Mais on ne peut pas en parler ici.

– Dis-moi quand même.

Mauricio tripotait les livres en s'arrangeant pour mettre un des siens – *Ferrer-Dalmau : un regard épique* – bien en évidence.

– Je ne peux pas. – Il a regardé autour de lui avec un faux air de conspirateur. – Ce n'est pas le bon endroit pour ça.

– Un tout petit peu, allez... Un flash.

Nous avons été interrompus par l'arrivée d'un troupeau d'adolescents français surexcités qui s'exprimaient dans la langue de Voltaire : voyage d'études, naturellement. La France cultivée – mais pour qui se prennent-ils ces gens-là ? Je suis sortie avec Mauricio de la librairie, nous frayant un passage à travers un bruyant Babel d'autres jeunes et de retraités qui s'agitaient au rez-de-chaussée du musée. Dans la cour intérieure, le ciel couvert laissait filtrer une atmosphère grise et la terre était encore mouillée d'une averse récente. Le petit café était fermé, désolé, les chaises humides renversées sur les tables.

– Je prépare un livre, dit Mauricio. Gros, important. Avec plein de ramifications

compliquées.

– Le sujet ?

– L’art urbain.

– Sois plus précis, s’il te plaît.

Mauricio contemplait l’*Oiseau lunaire* de Miró d’un air pensif, ses lunettes design légèrement tombées sur le bout du nez, comme s’il calculait combien il pourrait tirer de ces formes rebondies en métal une fois transformées en illustrations sur papier glacé. C’est la façon habituelle qu’a le patron de Birnam Wood de regarder les choses et les gens. Sa maison d’édition connaît un immense succès, sans même souffrir de la conjoncture ; elle est spécialisée dans les catalogues et les livres d’art luxueux et chers. Je dirais même : très luxueux et très chers. Pour résumer : mettez dans un moteur de recherche d’Internet les mots *éditeur* et *superbobo*, cliquez sur « Entrée » et vous verrez apparaître la photo de Mauricio Bosque, souriant d’une oreille à l’autre. Adossé à une Ferrari.

– Sniper, a-t-il dit.

J’ai pincé les lèvres et sifflé. Intérieurement, j’avais le souffle coupé. Pétrifiée.

– Autorisé ou non autorisé ?

– C’est la question.

J’ai sifflé de nouveau. Une jeune fille qui passait près de nous m’a jeté un coup d’œil en coulisse, gênée, se croyant concernée. Alors que je m’en souciais comme d’une guigne. Elle était jolie. Je l’ai regardée s’éloigner dans la cour affectant l’indifférence, consciente d’être observée, vaguement scandalisée.

– Et moi, quel est mon rôle, là-dedans ?

Mauricio contemplait maintenant l’énorme mobile de Calder planté au centre de la cour. Il est resté ainsi, à le fixer, jusqu’à ce que la girouette rouge et jaune ait fait un tour complet sur son axe. Puis il a penché un peu la tête tout en haussant les épaules.

– Tu es mon scout de prédilection. Mon exploratrice intrépide.

– Ne me passe pas de pommade. Ça signifie que, cette fois encore, tu as l'intention de me payer des clopinettes.

– Mais non, tu te trompes... C'est un bon projet. Bon pour tout le monde.

J'ai réfléchi quelques secondes. Assis sous le mobile de Calder, le Destin me clignait de l'œil. Dans le vocabulaire de l'édition, un scout est une personne qui est chargée de trouver des auteurs et des livres intéressants. Une sorte de fouineur cultivé, qualifié, possédant un excellent flair : quelqu'un qui fréquente les foires internationales du livre, feuillette les suppléments littéraires, prend le pouls des listes des meilleures ventes, voyage à la recherche de nouveautés intéressantes, et autres activités du même genre. Je suis spécialisée en art moderne, et j'avais déjà travaillé précédemment pour Birnam Wood, de même que pour Studio Editores et Aschenbach, entre autres poids lourds. Je leur propose des livres et des auteurs, et eux se chargent de les localiser. Je signe un contrat temporaire d'exclusivité, je travaille dur et je touche de l'argent pour ça. Avec le temps, j'ai pu réussir à être bien cotée dans la profession, à disposer d'un épais agenda de contacts et de clients dans une douzaine de pays – les éditeurs russes, par exemple, m'adorent. Bref, je me débrouille plutôt pas mal. Je suis sobre, je dépense peu. J'habite seule, même quand je ne le suis pas. Je vis de ce travail.

– À ce que je sais de Sniper, ai-je aventuré prudemment, ce type pourrait aussi bien se trouver sur la planète Mars.

– Oui. – Mauricio arborait un sourire retors, presque cruel. – Et ça vaudrait mieux pour lui.

– Explique-moi, ai-je suggéré.

J'ai froncé les sourcils, mais juste intérieurement. Extérieurement, j'ai esquissé un sourire désolé, de circonstance. Son territoire – un immense bureau tout en verre qui semblait

flotter comme un dirigeable au-dessus du Paseo de la Castellana – n’avait rien d’un endroit neutre : il y était impossible d’empêcher le maître des lieux de contempler par-dessus mon épaule, comme s’il m’oubliait par instants, le splendide Beatriz Milhazes accroché à un mur. Je préférais négocier en le privant de tout avantage, loin de ces inconfortables meubles en verre, plastique et acier, de ces rayons remplis de livres valant des fortunes et de ces secrétaires ondoyantes aux tétons siliconés.

– Il te faudra attendre un peu, ai-je menti, pour le sonder. J’ai plusieurs voyages en perspective.

Je pouvais presque l’entendre penser. Je ne percevais pas le contenu, évidemment, mais le cliquetis des engrenages. À ma surprise, il a cédé avec une rapidité insolite.

– Et si je t’invitais à déjeuner ? a-t-il conclu.

– Maintenant ?

– Mais oui. Maintenant.

Le restaurant était japonais, ou asiatique. Shikku, il s’appelle. Presque au coin des rues Lagasca et Alcalá, face au Retiro. Mauricio est un fan de ce genre de lieux. Je ne me souviens pas d’avoir jamais mangé avec lui dans un endroit normal, européen. Il faut toujours qu’ils soient hors de prix et à la dernière mode, mexicains, péruviens ou japonais. Ces derniers lui plaisent particulièrement parce qu’ils lui donnent l’occasion de commander des sushis et des sashimis avec des noms exotiques et d’exhiber sa dextérité à manier les baguettes – moi, je demande toujours une fourchette – pendant qu’il vous explique la différence entre le poisson cru découpé à la manière d’Okinawa et celle d’Hokkaido. Ou des histoires comme ça. Ça séduit les femmes, m’a-t-il révélé une fois au Kabuki, en agitant ses baguettes d’où pendouillaient des algues. Naturellement, Lex – ici, il a intercalé un sourire diplomatique après avoir réfléchi un instant en me lançant un regard entendu –, je veux parler d’un certain genre de femmes.

– Bon, maintenant, raconte-moi, lui ai-je suggéré, une fois installés à une table.

Il m’a raconté. En gros et à grands traits, avec de brèves pauses pour observer l’effet produit. Pour vérifier si l’appât se tortillait de manière adéquate sous mes yeux en me faisant convenablement saliver. Et, bien sûr, c’était le cas. Le projet aurait mis l’eau à la bouche de n’importe qui. Je le lui ai dit. Sa réalisation était également presque impossible, et ça aussi je le lui ai dit.

– Personne ne sait où est Sniper, ai-je résumé.

À la façon dont Mauricio a versé un peu de saké brûlant dans mon dé à coudre, j’ai su qu’il avait un as dans sa manche. J’ai déjà eu l’occasion de dire que l’éditeur de Birnam Wood est tout sauf stupide.

– Toi, tu peux le savoir. Tu connais les gens qu’il faut, et les gens qu’il faut te connaissent. Je te paie tous les frais et tu as quatre pour cent sur le premier contrat.

Je lui ai éclaté de rire à la figure. Je ne suis pas née de la dernière pluie.

– Ça, c’est comme si tu m’offrais une parcelle dans le cirque Hipparque sur la lune. Nous y perdrons notre temps.

– Écoute. – Il levait un doigt en manière d’admonestation. – Personne n’a jamais publié un catalogue complet de ce type. Une grande œuvre en plusieurs volumes, voilà ce qui manque. Quelque chose de monumental. Et pas seulement ça.

– Cela fait deux ans qu’il se cache, avec sa tête mise à prix. Littéralement.

– Je sais. Nous parlons de l’artiste le plus fameux et le plus recherché de l’art urbain, à mi-chemin entre Banksy et Salman Rushdie... Une légende vivante et tout ce qui s’ensuit. Mais il ne se montrait guère davantage avant. En plus de vingt ans, depuis qu’il a commencé comme simple graffeur, pratiquement personne n’a vu son visage... Marque déposée, et point final : Sniper. Le franc-tireur solitaire.

– Mais c’est qu’aujourd’hui il y en a qui veulent lui faire la peau, Mauricio.

– Il l’a cherché. – Il ricanait, l’air mauvais. – À lui d’assumer.

C’était un joli verbe : assumer. J’ai imaginé Sniper assumant.

– Je ne pourrai jamais le rencontrer, ai-je conclu. Et au cas improbable où j’y parviendrais, il m’enverrait aux pelotes.

– La proposition que tu lui transmettras de ma part met la barre à une hauteur qu’il fixera lui-même. Il pose ses conditions. Et moi je le rends immortel en faisant entrer son œuvre dans le cercle des dieux, où il coudoiera les autres.

– Toi tout seul ?

Il a réfléchi un moment. Ou il a fait comme si.

– Pas vraiment seul, a-t-il admis. J’ai derrière moi des gens qui ont beaucoup d’argent : des galeristes britanniques et américains, prêts à investir là-dedans comme on investit dans une affaire énorme.

– Par exemple ?

– Paco Montegrifo, de Claymore... Et Tania Morsink.

J’ai hoché la tête, impressionnée.

– La reine du *posh art* de New York ?

– Elle-même. Et ils mettent un paquet de fric, je t’assure. C’est un plan à moyen et long terme dont ce catalogue ne sera que le hors-d’œuvre.

Du coup, c’est moi qui ai réfléchi un instant.

– N’y songe pas, ai-je dit. Il refusera d’apparaître en public.

– Il n’a pas besoin de montrer son visage. Au contraire. Son anonymat accentue le côté morbide du personnage. À partir de là, Sniper fera partie de l’histoire de l’Art. Nous lui organiserons une rétrospective monstre dans un lieu réservé aux grands : la Tate Modern, le MoMA... Nous irons au plus offrant. J’ai déjà posé des jalons et ils sont tous en train de tirer la langue. S’agissant de lui, ils sont prêts à faire des folies. Imagine la couverture. Un

événement mondial.

– Et pourquoi moi ?

– Tu es excellente... – Il me faisait de la lèche, le petit futé. – La personne la plus sérieuse avec qui j’ai travaillé, et j’ai des années de métier. Tu as aussi des dispositions particulières pour l’approcher. Pour toucher la corde sensible. Je n’ai pas oublié que tu as fait ta thèse sur l’art urbain.

– Le graffiti.

– Bon, d’accord. Tu connais ce que cela signifie d’avoir de la peinture sur les mains et des sprays dans le sac. Tu connais la manière de pénétrer dans ce milieu.

J’ai fait une moue sibylline. *Tu connais*, avait dit Mauricio. Et il ne saurait jamais combien il était proche de la vérité. C’est la réflexion qui s’est imposée à moi pendant que je me débattais avec un niguri, ou un truc comme ça, en me servant de ma fourchette. Tant d’errances – je m’y laissais encore parfois aller, presque sans m’en rendre compte – à scruter les murs entre vitrines et porches, là où les tagueurs urbains laissaient des traces de leur passage. À me souvenir et me ressouvenir. Presque toutes étaient de simples signatures au marqueur, hâtives et sans grand talent artistique, misant plus sur la quantité que sur la qualité : de celles qui font pousser des hauts cris aux habitants et aux commerçants et se pincer le nez à la municipalité. Dans de rares occasions seulement, quelqu’un, prenant plus de temps ou ayant plus d’énergie, avait joué à fond de son aérosol ; et le tag, ou la calligraphie de l’auteur, embrassait un plus grand espace ou recourait à la couleur. Une quinzaine de jours plus tôt, en passant par une rue voisine du Rastro, mon attention avait été attirée par une pièce particulièrement réussie : un guerrier manga dont l’épée de samouraï menaçait les utilisateurs d’un distributeur de billets proche. J’avais continué à regarder les graffitis – des signatures, des signatures, des signatures, quelques dessins peu originaux, l’énigmatique affirmation *Sans dents, il n'y a pas de caries* –, jusqu’à ce que je me rende

compte que, comme dans d'autres occasions semblables, je cherchais parmi eux le tag de Lita.

– Je ne peux rien te garantir, ai-je dit.

– C'est égal... Tu domines ton métier, tu as ma confiance. Tu es parfaite.

J'ai mastiqué lentement, calculant les pour et les contre. Le Destin me faisait de nouvelles grimaces, assis maintenant derrière le comptoir, sur l'épaule du cuisinier japonais qui, un bandeau de kamikaze lui ceignant le front, taillait des filets de thon rouge. J'ai pensé que le Destin aimait les plaisanteries et le poisson cru.

– Biscarrués se jettera sur toi, ai-je conclu. Comme un loup.

– Ça, j'en fais mon affaire. Je n'ai pas autant d'argent que lui, mais j'ai de quoi tenir. Et comme je te l'ai dit, je ne suis pas seul dans le coup. Je saurai me protéger. Et te protéger.

Je ne le savais que trop, se protéger de Lorenzo Biscarrués n'était pas aussi facile que Mauricio le laissait entendre. Le propriétaire de la chaîne de vêtements Rebecca's Box – une cinquantaine de magasins dans quinze pays, 9,6 millions de bénéfices l'année précédente d'après la liste Bloomberg, une usine de textile au fin fond de l'Inde avec trente-six morts payés dix centimes d'euro par jour – était un individu dangereux. Et plus encore depuis qu'un de ses enfants, Daniel, dix-sept ans, avait glissé, un petit matin, sur un toit dont la couverture de titane mat et d'acier chromé accusait en cet endroit une pente de quarante-cinq degrés ; et, après une chute libre de soixante-dix-huit mètres, il était allé s'écraser dans la rue, exactement devant la large porte, élégante et vitrée, de l'édifice. Lequel était un lieu emblématique de la ville, signé par un architecte d'avant-garde, propriété de la fondation que présidait Biscarrués en personne, destinée à recevoir des expositions temporaires de collections importantes d'art moderne. L'inauguration, effectuée deux jours auparavant avec une rétrospective des frères Chapman remarquablement accueillie dans le monde des connaisseurs, avait été qualifiée par la presse d'*événement culturel de premier ordre*. Après

la chute de Daniel Biscarrués, dont le corps n'avait été découvert qu'au passage d'une benne à ordures qui s'était arrêtée à cet endroit à six heures du matin, et au bout de cinq heures d'allées et venues de médecins légistes, policiers et journalistes tous tirés du lit dès potron-minet, l'exposition avait été rouverte au public. Ainsi, les visiteurs qui, ce jour-là, faisaient la queue pour admirer les Chapman avaient eu l'occasion de compléter l'événement culturel de premier ordre par la vision d'une large tache d'un brun rougeâtre sur le sol, entourée d'un ruban en plastique : *Police. Ne pas franchir*. Ceux qui observaient le lieu de loin, selon une certaine perspective, avaient en outre pu apercevoir en haut, sur le mur contigu au toit fatal, et inachevé, le mot *Holden* – signature du garçon défunt – tracé à l'aérosol en rapides traits noirs. Le jeune Daniel avait été précipité dans le vide avant d'avoir pu remplir de couleur le reste de sa pièce.

– Que sais-tu de Sniper ? ai-je demandé.

Mauricio a haussé les épaules. La même chose que tout le monde, signifiait son geste : assez pour flairer un immense succès si nous parvenons à le faire sortir de son trou. Si tu le persuades d'entrouvrir sa porte.

– Qu'est-ce que tu en sais ? ai-je insisté.

– J'en sais suffisamment, a-t-il fini par dire. Par exemple que ça fait un bail que cet individu rend fous les graffeurs de tous âges... Je suppose que tu es au courant.

– Vaguement, ai-je menti.

– Je sais aussi, comme toi, que désormais tout cet essaim de types qui écrivent sur les murs baise chaque endroit qu'il foule ou qu'il peint, à l'instar d'une secte. Qu'ils le tiennent pour Dieu, le Fils et le Père réunis... d'ailleurs tu es au courant : Internet et tout ça. Et que le coup du toit du fils de Biscarrués était une de ses inventions.

– De ses interventions, l'ai-je corrigé. Cet enfoiré appelle ça des interventions.